

DE CARCASSONNE À PARIS
(28 Novembre 2015 et 3 et 4 Décembre 2015)

À Carcassonne il s'agissait de la fonction poétique du langage à partir du livre de François Tosquelles : « Fonction poétique et psychothérapie » avec comme sous-titre : « Lecture d 'In Memoriam de Gabriel Ferrater ».

A Paris, le colloque portait sur François Tosquelles et le travail.
J'ai rédigé ce texte à partir des interventions et des paroles échangées à l'occasion de ces deux colloques.

Si on commence avec le colloque de Carcassonne, je dirais que j'ai d'abord pensé aux problèmes de traduction.

Il me semble que l'exercice de la traduction lorsqu'on est traducteur amateur demande beaucoup de modestie. D'abord, si on veut faire une traduction correcte il faut, je pense, connaître l'auteur et pas seulement la langue pratiquée. C'était le cas quand j'ai proposé à François Tosquelles de traduire le livre ici cité. Je crois qu'il était assez content de pouvoir être lu par les lecteurs français, donc j'ai commencé ce travail en lui envoyant dix ou vingt pages par semaine pour me donner son avis. Mais le problème c'est qu'il m'en renvoyait le triple, et je ne savais pas comment faire une sorte de synthèse entre l'original et les suppléments. Quelque temps après on s'est retrouvé à Saint Alban où il m'a dit que ce n'était pas la peine de continuer car je n'y arriverai jamais. J'ai donc accepté ce jugement, tout en me disant, cependant, que ce n'est pas moi qui étais incapable de traduire ce livre mais que lui était incapable de terminer son ouvrage,

Il y a une grande différence entre une traduction insuffisante et un livre inachevé. D'un côté, une traduction insuffisante porte sur la qualité alors que beaucoup de livres restent en quelque sorte inachevés, quelle que soit leur valeur.

Ainsi, Tosquelles disait dans ce même livre : « Le travail poétique d'un poète ne s'achève pas dans le texte qu'il produit. Il se poursuit activement chez les lecteurs » J'y reviendrai.

En ce qui me concerne, je pense que la traduction de ce livre est assez correcte car comme je l'ai dit, je connaissais assez bien l'auteur. Par contre, je ne connaissais pas Gabriel Ferrater donc j'ai eu beaucoup plus de difficultés à traduire ses poèmes.

J'ai eu la confirmation de la nécessité d'être modeste dans ce genre de travail en relisant dans une édition bilingue le poème de Jorge Manrique : « Coplas por la muerte de su padre ». Ce poème est plus connu maintenant depuis que Paco Ibañez l'a mis en musique et l'a chanté.

A la fin du livre le traducteur a écrit une petite note en regrettant qu'aucun traducteur français professionnel ne se soit intéressé à ce poème, et il signe : le traducteur.

Mais sur la page de garde, on voit le nom du traducteur : Guy Debord, plus connu comme l'auteur de « La Société du Spectacle » et l'un des fondateurs du mouvement Situationniste.

On pourrait peut-être élargir la définition de la traduction au-delà de la littérature.

Par exemple, qu'est ce qui se passe pour le traducteur amateur lorsqu'il prend en main le texte d'un auteur qu'il connaît ? Dans le mot amateur il y a dans la même famille de mots comme aimer, amitié, amour etc.

Donc, il ne s'agit pas seulement d'accompagner le texte de l'auteur comme un musicien qui accompagne au piano ou à la guitare un chanteur mais, en quelque sorte, le porter en soi le texte et l'auteur, avec ses pensées et ses sentiments. Le porter et lui faire traverser une frontière entre deux langues comme Saint Christophe a porté le petit Jésus jusqu'à l'autre rive de la rivière.

On retrouve ici, dans le champ psychiatrique les fonctions proposées par Pierre Delion : La prise en charge dans la fonction phorique, la traduction proprement dite sous la forme de la fonction métaphorique (qui signifie « porter ailleurs »), auxquelles s'ajoute la fonction sémaphorique,

transmission, diffusion, publication....

Mais, dans la traduction, il faut tenir compte du temps. Une lecture, suivie avec des retours en arrière et des reprises et la production d'un nouveau texte que d'autres lecteurs pourront lire. Il y a, donc, une série d'opérations consistant à actualiser le texte original et la démarche propre de l'auteur.

Le travail qui consiste à rendre présent un texte ou une œuvre d'art appartient surtout au lecteur et au spectateur. Ainsi, on peut lire ces lignes dans : « Entretien avec Pierre Soulages » de Charles Juliet : Pierre Soulages : « La peinture se fait avec la lumière au moment où on la regarde. Plus que jamais cette peinture se vit au présent ».

Charles Juliet : « La toile en train de naître, elle n'est jamais la reproduction d'une image mentale qui l'aurait préfigurée. Elle s'invente au fur et à mesure qu'elle prend forme ».

Pierre Soulages »...à un moment impossible à prévoir, l'inattendu surgit ».

On retrouve ici une attention analogue dans la phrase de François Tosquelles mentionnée plus tôt : Continuer le travail poétique, voire l'interpréter à l'occasion d'une rencontre.

Je pense, en effet, que le livre de François Tosquelles représente le témoignage d'une rencontre. Non la rencontre physique à Prades dans les années 70 qui ne fut pas une vraie rencontre mais une rencontre avec son œuvre et avec le poète lui-même à travers cette œuvre.

Dans une certaine mesure, cette rencontre était possible car les deux hommes étaient nés à Reus et donc, ils partageaient le même paysage. Mais ils auraient pu se fréquenter sans jamais se rencontrer. On connaît la différence entre se fréquenter et se rencontrer. En fait, il n'y a eu ni fréquentation ni rencontre. En effet, le vrai paysage partagé, c'était l'œuvre poétique de Gabriel Ferrater.

On sait l'importance accordée à la rencontre par des auteurs comme Jean Oury ou Henri Maldiney. La rencontre suppose l'accueil où le sujet se rend responsable de la responsabilité de l'autre, en suivant la pensée de Lévinas.

Donc, si j'ai parlé de témoignage d'une rencontre, j'ai pensé qu'il y avait quelque chose à accueillir et à porter c'est à dire d'être responsable, comme on porte témoignage et de parler en toute vérité, ce qui est sans doute très difficile sinon impossible. Sans vouloir développer cet aspect, car François Tosquelles ne l'a pas mentionné, je pense qu'il est intéressant de rapprocher ces expressions des fonctions phoriques, métaphoriques et sémaphoriques de Pierre Delion. Donc, on peut penser que la lecture d'« In Memoriam » c'est d'abord un accueil mais cette lecture interprétante devient métaphorique et plus tard elle prend la forme sémaphorique c'est à dire à transmettre.

Je laisse ces aspects pour le moment, sans oublier qu'il faudra y revenir avec la question qui continue à me tracasser à propos de la différence et l'analogie entre créer et interpréter.

S'il s'agit d'une rencontre, on pourra dire qu'il l'a élaborée et approfondie à travers la lecture et l'analyse des poèmes où apparaît le sujet même, l'auteur des poèmes. Le sujet en question n'est pas le produit des faits et des événements racontés dans « In Memoriam », mais dans la structure propre du poème. Et Tosquelles insiste sur l'instrument indispensable qu'est le signe linguistique : « Disons-le une fois de plus, l'existence de ce clivage ou de cette coupure interne au signe linguistique est ce qui rend possible (du fait même du glissement des significations sous les signifiants et leurs permutations) la créativité infinie de l'homme qui parle, la possibilité même d'explorer et si on veut, ou s'il le faut, transformer le monde, malgré la limitation du système phonétique et les limitations lexicales »

.....

« Enfin, et comme nous l'avons dit et répété, seule la structure spécifique du signe linguistique rend possible la constitution du sujet ».

A ce sujet, on peut souligner la différence d'approche d' Henri Ey et de François Tosquelles. Alors que celui-ci affirmait que la folie est une création et non une passivité, Henri Ey ne croyait pas à la créativité des psychotiques. Il disait que c'étaient des poèmes et non des poètes. Donc, témoins et victimes mais ni auteurs ni acteurs dans leur expérience et dans leur existence. A rapprocher peut être de la nouvelle de Kafka, La Colonie Pénitentiaire, où le condamné voit graver sur sa peau les termes de la loi.

J'ai parlé d'un paysage partagé à envisager uniquement dans les poèmes de Gabriel Ferrater et dans la lecture qu'en fait François Tosquelles. Vers la fin de ce livre, celui-ci parle, cependant, de sa présence à Reus jusqu'au début de la guerre civile et de ses propres actions avant de partir au front. Les seules correspondances entre la vie réelle et le poème « In Memoriam » serait la présence de certains protagonistes qui apparaissent dans le poème comme Sol et surtout Oliva que Tosquelles a rencontré réellement.

Avant d'aborder ce qui m'apparaît comme les thèmes principaux du poème, je vais parler d'un aspect un peu particulier mais essentiel à mon avis, pour l'expérience de Ferrater et soulignée aussi par François Tosquelles. Dans le poème, on trouve ces vers (28, 29, 30) :

«et là la fatigue gagne
la main qui caresse le front têtue
de l'agneau intime..... »

Et François Tosquelles écrit à ce sujet : « Les plus authentiques autobiographies..... font aussi le lit ou la litière, là, où comme lors de la naissance d'un agneau, advient le sujet ». Or, j'ai regardé un film réalisé par un cinéaste catalan, Albert Serra intitulé : « El cant dels ocells », Le chant des oiseaux, qui est aussi le titre d'une chanson catalane très connue où tous les oiseaux chantent à la naissance de Jésus. Cette chanson a été interprétée surtout par Pau Casals au violoncelle.

Dans le film lui-même, on voit les Rois Mages égarés dans une campagne désertique où ils ne puissent pas apercevoir l'étoile qui doit les guider. Pendant ce temps, la Vierge Marie porte et berce un agneau. Enfin, les Rois Mages arrivent à la crèche et on entend la musique de Pau Casals et Marie apparaît non plus avec l'agneau mais avec le nouveau-né. C'est bien l'épiphanie.

Je ne sais pas si ce n'est qu'une coïncidence ou si le réalisateur connaissait Ferrater ou même François Tosquelles.

En tout cas, ce qui apparaît essentiel dans le travail poétique de Gabriel Ferrater c'est la construction du sujet que repère François Tosquelles à travers le fantasme narcissique de l'agneau et l'opération du déplacement au lieu de l'Autre avec le dernier poème du recueil : « Thésée ».

Ce que ne signale pas Tosquelles dans ce livre c'est qu'entre la naissance de Jésus et la visite des Rois Mages, il y a l'adoration des bergers qui chantent aussi une chanson catalane également très populaire qui dit : « Que lui donnerons à l'enfant de la mère

que lui donnerons qu'il aime bien
raisins secs et figues et noix et olives
miel et brousse c'est qu'il aimera. ».

Je mentionne cet épisode parce que Tosquelles en parle à d'autres occasions.

Je vais indiquer rapidement les thèmes principaux du poème In Memoriam :

Ferrater parle des événements qu'il a vécus à l'âge de 14 ans et deux mois, mais ces faits ne sont que des énoncés. Mais à travers la construction du poème on voit venir et revenir, parfois entre les lignes, ou en suivant le fil rouge qu'évoque François Tosquelles après Goethe et Freud, ces thèmes récurrents et entrecroisés :

Les mues et les métamorphoses dans le passage de l'enfance à l'adolescence et à l'âge adulte, ainsi

que les relations entre enfants et adultes en particulier avec les pères réels ou non où entre aussi la problématique de la sexualité et la rivalité entre adolescents et adultes.

La position des corps, allongés, dressés, accroupis, assis au café sans oublier que le premier titre de ce recueil c'était : « La théorie des corps ».

La mort avec les bombardements les exécutions les assassinats.

La peur, la peur des enfants et celle des adultes qui pointe tel un brouillard non seulement au moment des bombardements mais aussi dans les regards échangés.

Je ne fais qu'évoquer ces quelques thèmes parmi d'autres qui nourrissent en quelque sorte la structure poétique du texte. Donc, les sentiments exprimés et les faits relatés ne peuvent devenir vivants que grâce à la fonction poétique du langage.

On peut trouver des correspondances et des analogies entre ces différentes tonalités :

La fonction poétique du langage, le fil rouge déjà évoqué, la « musique silencieuse » de Saint Jean de la Croix, que François Tosquelles mentionne dans d'autres textes, l'espace de l'énonciation et l'espace du dire de Lévinas repris par Jean Oury. Ces aspects semblent, donc, appartenir au registre du « pathique » concept développé par Henri Maldiney et Jacques Schotte à la suite de Viktor von Weiszäcker et Erwin Straus.

Ces éléments que je laisse là en vrac, ne s'adressent pas bien sûr à la poésie elle-même mais à ce qui peut contribuer à la construction du sujet à l'aide de la fonction poétique du langage dans les relations avec les autres et, en particulier dans la psychothérapie.

Avant de reprendre la lecture parcellaire du livre de François Tosquelles, il faut prendre en compte un élément très important dans les relations verbales ou écrites entre l'auteur et l'auditeur ou le lecteur. On peut dire qu'il n'y a d'événements sans « les mots pour le dire » (en référence au livre de Marie Cardinale). S'il n'y a pas de récit, les faits n'existent pas pour les autres ni même pour le sujet lui-même. Ce sont les géologues, les paléontologues, les archéologues qui ont mis à jour ces choses qui n'auraient pas eu lieu pour nous. Plus près de nous, François Tosquelles disait que sans le récit d'Ulysse à Nausicaa les aventures de ce héros se seraient résumées à une collection de faits sans en faire une histoire et encore moins un poème. C'est la position d'« analyste » de Nausicaa, grâce au transfert qu'Ulysse mobilise, qui permet le déroulement de ces événements et de faire de ces deux personnages des sujets singuliers. Car il y a aussi une grande différence entre des travaux scientifiques exclusivement objectifs, et un récit adressé à un autre. D'un côté, il s'agit d'énoncés et de l'autre du sujet de l'énonciation. L'adresse est un autre point essentiel dans ces relations. Encore une fois, on peut pointer la différence entre la dénotation linéaire et les connotations polysémiques, entre les significations et le sens ou la signifiance. Gabriel Ferrater, lui-même écrit ces vers dans un autre poème, « Le poème inachevé » : « Car un poème qui ne sait pas

à qui il parle,
ressemble à celui qui plonge tête baissée
dans une piscine vide
ou invoque l'éternité ».

Et c'est, d'une certaine façon, ce qu'il a fait quand il s'est jeté par la fenêtre de son appartement. On sait qu'il avait averti ses amis qu'il ne dépasserait pas 50 ans.

De manière plus générale, il y a des textes, des discours ou des livres très bien écrits, on pourrait dire bien ficelés, qui n'ont pas vraiment d'adresse, qui n'offrent pas d'ouverture. Maldiney parle des discours universitaires comme des discours sans paroles.

Sans doute, celui qui s'adresse aux autres s'expose et risque de verser dans un discours hystérique à la recherche de l'approbation d'un maître. Mais c'est un risque à prendre si on se permet cette ouverture qui implique aussi une certaine réceptivité. Dans un dialogue et plus particulièrement dans une psychothérapie, il ne suffit pas que le sujet tente de se construire à l'aide de la fonction poétique du langage, il faut aussi que l'auditeur possède, de son côté, une écoute poétique. En tout cas, le sujet ne s'adresse pas à des anonymes. On s'adresse toujours à quelqu'un de singulier réel ou non.

Dans son livre François Tosquelles mentionne d'autres linguistes comme Hjelmslev ou Fónagy. Le

premier s'est intéressé particulièrement aux connotations et l'autre a écrit, comme Jakobson, sur la fonction poétique du langage. Pour illustrer dans la vie quotidienne l'intérêt de cette fonction, on peut citer cette plaisanterie rapportée par Fónagy qu'il avait, lui-même, trouvée chez Freud. Il s'agit d'une conversation entre deux amis juifs. L'un dit à l'autre : « Tu as pris un bain ? » et l'autre : « Pourquoi ? Il en manque un ? ». Je me suis permis de citer cette note d'humour alors que la poésie de Ferrater contient plutôt des traits d'ironie car il me semble qu'on ne peut pas exclure l'humour de la fonction poétique du langage ni de la psychothérapie.

Je pense qu'on peut considérer que chacun porte dans sa tête un ou plusieurs dictionnaires pour s'y retrouver dans les connotations ou dans les métaphores qui nourrissent les conversations quotidiennes comme dans les « Brèves de Comptoir » bien connues.

Je voudrais parler d'une question qui m'a tracassé un peu et dont j'ai parlé aux Journées de l'AMPI à Marseille. Il s'agit des liens entre interpréter et créer. On dit que si une troupe de comédiens interprète une pièce de théâtre il la crée. Cependant, si on suit la différence de perspective qu'établit Agamben entre faire, créer (« poésis ») et agir (« praxis »), l'auteur de la pièce la crée mais les acteurs l'agissent. A cette occasion, Patrice Hortonedo m'a soufflé dans le couloir que je pourrais chercher du côté de Winnicott avec son objet transitionnel que l'enfant trouve et crée en même temps et l'espace potentiel lieu et époque de création et de culture. Il y a une autre approche possible lorsque Tosquelles dit que l'homme humanise la nature. Un peintre peint un paysage mais il ne le représente pas à l'identique, donc, il l'interprète et le crée de nouveau. On peut citer ces quelques lignes d'Antonin Artaud lorsqu'il parle de Van Gogh :

« Ses tournesols d'or bronzés sont peints: ils sont peints comme des tournesols
et rien de plus, mais pour comprendre un tournesol en nature,
il faut maintenant en revenir à Van Gogh, de même que pour comprendre
un orage en nature
un ciel orageux
une plaine en nature
on ne pourra plus ne pas revenir à Van Gogh ».

Sans quitter complètement le livre de François Tosquelles, je vais parler aussi du colloque de Paris, dont le thème portait sur François Tosquelles et le travail.

Dans ce colloque, je n'ai pas fait de vraie intervention mais j'ai participé à deux tables rondes, donc, ce que je transcris ici, ce sont des ouvertures et des bribes d'échanges avec les uns et les autres.

Voici les ouvertures que j'ai pu faire :

J'ai parlé d'abord du processus d'humanisation qu'évoque François Tosquelles en particulier dans son livre : « Le travail thérapeutique en psychiatrie ».

Il ne suffit pas d'appartenir à l'espèce humaine pour être d'emblée un être humain. Le livre de Robert Antelme, « L'espèce humaine » montre comment notre espèce peut être à ce point inhumaine.

Voici comment François Tosquelles décrit ce processus d'humanisation :

« L'homme n'est pas un animal de la sorte (comme les autres animaux).Il ne vit pas dans un milieu ainsi défini. Il convertit le milieu « naturel » en « monde ». Il réussit ainsi à « humaniser la nature » et à humaniser du même coup sa vie animale, sa vie « naturelle ». Son destin et le processus d'humanisation qui lui est propre, ne se posent jamais sous le dilemme de s'adapter ou périr.

Il construit avec les autres hommes un monde dans lequel il « se fera homme ».

Plus loin : « le travail (l'organisation sociale du travail plutôt que l'exercice musculaire ; la division du travail et les échanges de produits auxquels il donne lieu) et le langage, semblent constituer les mécanismes propres à cette élaboration de l'homme par l'homme ».

Tosquelles précise ces aspects concernant le travail et le langage : les animaux communiquent à

l'aide de signaux, alors que les hommes communiquent grâce aux signes linguistiques. Les signaux impliquent qu'un signal provoque une réaction chez le récepteur. C'est aussi le cas du code de la route, où il faut s'arrêter à un stop ou à un feu rouge par exemple. On ne peut pas avoir une conversation avec ces signaux même s'ils sont indispensables pour nous, mais on peut avoir l'impression qu'il y a, actuellement, dans les échanges inter personnels, où la « communication » a pris une amplitude inédite, une sorte de dégradation, du niveau des signes linguistiques au niveau des signaux.

Pour revenir au travail et, en particulier, au travail thérapeutique, il faut souligner l'importance de l'action d'Hermann Simon et de son livre, intitulé : « Pour une thérapeutique (la plus) active à l'hôpital psychiatrique », où Simon dénonce les maux dont sont menacés les malades mentaux : L'inaction, l'ambiance défavorable de l'hôpital et le préjugé d'irresponsabilité du malade.

François Tosquelles à la suite de Simon, mais aussi à celle de Mira, explique que pour pouvoir soigner les malades il faut, d'abord soigner l'hôpital.

A partir de toutes références, et de sa propre expérience, Tosquelles a pu utiliser la loi de 1901 sur la liberté d'association, pour créer des structures tels que le Club, le Comité Hospitalier, la Fédération des Associations Croix Marine etc. structures qui pouvaient passer contrat avec les directions des hôpitaux et reconnaître le sens du travail accompli par les malades. Jusqu'à là, le produit des malades allait à la direction et c'est grâce à ces structures que les malades ont pu participer aux échanges économiques et financiers en étant rémunérés, en allant vendre les produits au marché par exemple.

La troisième esquisse d'ouverture que j'ai pratiquée dans ce colloque, concernait les pulsions au sens de Léopold Szondi. Tosquelles cite un livre intitulé : « Socialiser les pulsions » écrit par Ruth Pruschy et Renée Stora. Il s'agit bien de socialiser les pulsions sur le terrain psychiatrique. François Tosquelles parle même de « danse pulsionnelle ». On pourrait, dans ce cas-là, essayer d'accorder nos violons. On sait que Szondi a parlé de l' « opérotropisme », c'est à dire du choix de tel ou tel métier en fonction des tendances du sujet. Ainsi, un sujet dont le profil pulsionnel serait dominé par le facteur sadique, pourrait sublimer ces tensions en devenant chirurgien ou dentiste. Il en va aussi pour le facteur éthique où le sujet pourrait devenir assassin (ce qui est rarement un métier), juge ou religieux. En ce qui concerne les psychiatres ou autres « psychistes », ce serait le vecteur schizophrénique qui leur conviendrait le mieux. Bien sûr, il faut tenir compte du marché du travail. Si j'ai utilisé cette métaphore musicale, accorder les violons, c'est qu'on connaît bien les difficultés de la dynamique des groupes depuis les réunions d'équipe jusqu'à la constitution de constellations transférentielles. Il faut reconnaître et assumer ce qu'Antonin Artaud appelait « une harmonie discordante ». Sans doute, l'une des tâches pour les membres des groupes à visée thérapeutique, serait d'analyser et de faire vivre une dynamique de la rencontre, au sens d'Oury ou de Maldiney.

Il arrive souvent que surviennent au cours de ce genre de journées, des incidentes ou des rencontres inattendues. Ainsi, j'ai re vu le docteur Artarit qui avait travaillé avec François Tosquelles à Longueuil Annel et que j'ai eu l'occasion de rencontrer à plusieurs reprises. C'est, sans doute, parce que cet établissement est situé près de Compiègne qu'il m'est revenu à l'esprit un poème d'Aragon qui disait : « Je pense à toi Desnos qui partis de Compiègne... »

Un peu plus tard, au cours de cette table ronde, j'ai dit ma difficulté pour définir ce qu'on appelle la Psychothérapie Institutionnelle. Tosquelles lui même disait que ça n'existait pas. J'ai dit que si on ne pouvait pas la définir, on pourrait peut être la dessiner ou la mettre en musique, et comme il m'était resté dans un coin de ma tête la poésie de Desnos, j'ai cité l'un de ses poèmes bien connu :

« Une fourmi de dix huit mètres
Avec un chapeau sur la tête
Ça n'existe pas, ça n'existe pas... »

Mais le dernier vers dit : « Et pourquoi pas ? »

Avant de finir avec la dernière intervention dans ce colloque, je me suis permis de citer deux anecdotes ou plutôt deux souvenirs personnels :

La première remonte à l'année 1961, lorsque j'ai fait mes premiers pas en psychiatrie à l'hôpital de Bassens, près de Chambéry. Le médecin chef de ce service a parlé d'un psychiatre exotique ou extravagant aux méthodes inédites. Ce psychiatre, dont je n'ai pas très bien compris le nom, travaillait à Saint Alban en Lozère, et se trouvait face à une grève de tout le personnel, et un journaliste avait même affirmé que même les malades étaient en grève. Tosquelles, bien sûr c'était lui, avait répondu au journaliste qu'il aurait bien aimé que les malades fussent capables de s'organiser pour faire grève. C'était la première fois que j'avais entendu parler de François Tosquelles. Je l'ai rencontré quelques mois plus tard, car un autre psychiatre de l'établissement, Henri Vermorel, qui participait au GTPSI, l'avait invité.

Le deuxième souvenir est beaucoup plus ancien. C'est un souvenir remontant à l'âge d'environ 5 ans de retour en Catalogne. C'est une pure coïncidence si le même mot s'est retrouvé à des dates éloignées et dans un contexte différent. Donc je parlais avec mon cousin et un copain et on se demandait ce qu'on ferait plus tard comme métier. Mon cousin et moi on ne savait pas très bien mais le copain a affirmé tout de suite : je serai laboureur. Et il a plié le couvercle d'une boîte de sardine pour en faire une charrue et il s'est mis à tracer des sillons. En catalan, laboureur se dit : « llaurador ». Ce n'est qu'après pas mal d'années que j'ai appris le nom complet de François Tosquelles, c'est à dire avec le nom de sa mère comme c'est l'usage en Espagne. Et le nom de sa mère c'était bien Llaurador.

On peut dire que François Tosquelles a labouré le champ psychiatrique en profondeur, qu'il a retourné cette terre, l'a ratissée, l'a laissée se reposer pour pouvoir ensemençer et faire éclore de nouveaux concepts, ce qu'il n'a pas manqué de faire.

Une parenthèse : lorsque le copain a plié ce couvercle de la boîte à sardine, il a fait du bricolage, au sens de Lévi Strauss, il a détourné un objet pour en faire un autre. C'est ce que faisait Tosquelles au Clos du Nid et aux Ateliers de la Colagne avec les enfants et les adolescents quand il affirmait qu'il ne fallait pas donner des cadeaux tout faits aux enfants, mais qu'ils devaient les fabriquer eux-mêmes.

J'en termine avec cette dernière intervention, qui n'est pas une conclusion mais, si c'est possible, une autre ouverture ou une autre adresse.

Vers la fin de son livre : « Fonction Poétique et Psychothérapie », Tosquelles écrit ces lignes : « ...on se rend compte qu'on a vécu pendant des années avec cette personne et qu'en fait, on ne le connaissait guère. Quelque chose de plus ou moins caché disparaît avec elle....

Le mort que nous aimons s'en va dans l'au-delà en emportant ses rêves, et si nous l'aimons encore, nous lui demandons de nous en faire don ».

Ce sentiment on peut l'élargir à tous, vivants et morts. Lorsqu'on rencontre quelqu'un et qu'on se sent attiré par cette personne, on peut se demander pourquoi. On peut se dire que parce qu'elle est belle, attirante, intelligente, cultivée etc. mais, en fait, on n'en sait rien. Je pense que ce qui se passe dans ces attirances c'est l'opacité ou le mystère de l'autre. Le mystère de l'autre se conjugue avec le propre mystère du sujet. Dans ce genre de relation, le sujet ne cherche pas à percer l'opacité de l'autre mais il demande plutôt à l'autre de lui dire : « qui suis-je pour toi ». C'est quelque chose de proche du transfert en psychanalyse ou plutôt dans toute relation transférentielle. Il arrive souvent que l'un ou l'autre se lasse de cette relation en pensant que celui-là j'en ai fait le tour, alors, je n'ai plus besoin de lui mais je peux quand même l'utiliser..

L'opacité de l'être humain est essentielle. Si on était transparent, on aurait perdu d'abord notre ombre, thème bien connu des écrivains romantiques. Et il ne pourrait pas y avoir des rencontres.

Je m'arrête, en étant conscient que ce texte est à la fois trop long et insuffisant par rapport à la richesse des apports de François Tosquelles dans ses actions concrètes, ses rencontres et ses textes. Il y a des œuvres dont le contenu et la forme nous apparaissent comme inépuisables. C'est le cas des œuvres poétiques des peintures et autres productions artistiques. Mais j'ai ce sentiment quand je relis un livre de François Tosquelles ou quand je découvre un de ses textes inédit pour moi. Ce n'est pas seulement ce qu'il a écrit mais ce qu'il n'a pas écrit mais qui peut apparaître entre les lignes,

dans les pauses et les idées qu'il a gardé en suspension ou en silence et on sait la qualité et la densité de certains silences véritablement habités. J'avais dit, au début de ce texte, combien Tosquelles avait du mal à terminer certains de ses livres. Si ses livres ne sont pas directement des œuvres poétiques, on peut dire, comme le disait Hölderlin, qu'il a « habité en poète ».